

L'enjeu politique du travail : maintenir l'ordre.
(texte qui permet de faire pendant à celui de Kant)

Le travail a une valeur politique parce qu'il assure une concorde, une association bien réglée entre les hommes. Le **travail, c'est par excellence le moyen de l'insertion sociale**, et c'est pourquoi le chômage est un problème d'exclusion.

Du même coup, **le travail est un facteur d'ordre, il est le meilleur moyen de maintenir l'ordre public.**

C'est ce que montre Nietzsche dans l'extrait d'*Aurore*.

Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours sur la « bénédiction du travail », je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, **on sent aujourd'hui à la vue du travail - on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir -, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices**, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi **une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité** : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême.

Nietzsche (1844-1900), *Aurore*, § 173 « Les apologistes du travail ».

Il pointe du doigt, même si c'est pour s'en moquer, **la fonction policière du travail.**

Le travail, c'est l'utilisation des forces de l'homme, que ce soient des forces physiques ou intellectuelles. Mais c'est aussi cette force qui peut être parfois utilisée par l'homme contre l'ordre social, que ce soit dans des crimes, des délits, ou bien dans des révoltes sociales contre l'ordre en place. De ce point de vue, **le travail a pour fonction d'épuiser les forces individuelles, grâce à un labeur quotidien, du matin au soir, répétitif, qui abrute les individus.** Épuisé, l'individu ne peut plus développer son individualité, sa personnalité, c'est-à-dire une pensée propre, qui le singularise, mais aussi un comportement propre, des désirs singuliers. Sa force est épuisée par son travail, donc il n'a plus la force ni l'idée de commettre des infractions ou de se révolter contre l'ordre établi. Sa force n'est plus à son service, elle ne lui permet plus de cultiver son indépendance : cela veut dire que par **l'abrutissement et l'épuisement** collectif dans le travail, nous sommes **formatés**, nous devenons semblables les uns aux autres, nous devenons parfaitement **conformistes**. On perd l'originalité, la fantaisie que l'on pourrait avoir et qui ferait notre individualité. Par conséquent, on devient une sorte de mouton qui appartient à son troupeau et qui ne peut plus en sortir. Si vous regardez les gens sortir du métro à Paris le matin, vous pouvez observer cet effet : c'est une foule compacte d'individus, tous semblables les uns aux autres.

Comme tout animal de troupeau, l'homme devient moutonnier, sage, il ne se révolte pas : autrement dit **le travail a une fonction disciplinaire, il fait rentrer tous les individus dans le rang, il les fait obéir au pouvoir en place en les tenant en laisse, ce qui produit la sécurité**

générale. Le travail permet à l'Etat d'assurer la sécurité, puisque des individus qui travaillent du matin au soir n'ont plus ni le temps, ni la force, ni l'envie de mettre l'ordre en péril.

Cette interprétation de Nietzsche, on peut la confirmer en constatant que de nos jours, ce sont dans les quartiers où il y a un fort taux de chômage qu'il y a aussi un fort taux d'insécurité. Il y a bien une corrélation entre les deux, et c'est en proposant de lutter contre le chômage des jeunes qu'on se propose de lutter contre leur délinquance.

Pour ce qui est de cette fonction disciplinaire du travail, on peut penser à l'usage qu'ont fait la plupart des civilisations du **travail forcé**. Pendant longtemps, on a envoyé les criminels dans des bagnes, où ils étaient condamnés aux travaux forcés, travaux qui consistaient parfois dans un travail aussi absurde que simplement casser des cailloux. **Peu importe au fond ce que produit le travail forcé : il peut même ne rien produire d'utile, car il a d'abord pour fonction de discipliner le criminel en épuisant sa volonté.**

C'est quelque chose que l'on retrouve dans la plupart des Etats totalitaires : pour briser toute velléité de révolte, on crée des **camps de concentration** pour les opposants politiques où on les envoie pour une rééducation par le travail : ce sont par exemple les Goulags en URSS.

Mais on peut encore penser à un phénomène plus contemporain pour l'illustrer : les **TIG**.

Pour les petits délinquants, plutôt que de les envoyer en prison, ce qui constituerait l'école du crime, on préfère les condamner à **des travaux d'intérêts généraux**. Ici, l'idée du travail est la même : le travail discipline l'individu dangereux par la contrainte. Le travail n'est donc pas un facteur de liberté.